

gaise presque égale à celle du Canada a grandi parallèlement dans la même unité de foi et de langue, sous le souffle entraînant des mêmes aspirations nationales. Trop de liens unissaient déjà ces deux rameaux nourris de la même sève : l'union politique s'est effectuée d'elle-même. Comptez aujourd'hui 60 millions de Canadiens-français. Mettons qu'un douzième de cette population, noyé dans l'élément anglais ou américain, dispersé un peu partout, a renoncé à la langue française et à la foi catholique. Il reste 55 millions de français baptisés, parlant français, libres, autonomes, maîtres d'un immense pays qui comprend l'ancienne province de Québec, une notable partie d'Ontario, la plupart des états de la Nouvelle-Angleterre et les Provinces maritimes.

Saluez la Nouvelle-France.

Et les Américains, que sont-ils devenus ?

Les Américains, aux trois-quarts athées, partagés quant au reste en pas moins de cinquante sectes religieuses, continuent, sous l'étendard de la P. P. A., à faire la guerre à l'église dite américaine.

Et aux yankees que reste-il ?

Aux yankees, dignes fils des Puritains, qui, en mettant le pied sur la plage américaine, au lieu de remercier le Seigneur, s'occupent d'abord du pot-au-feu, il reste... the White Mountains !

JACQUES-CŒUR.

ÉPIQUE A COLAS

Pour t'exprimer, Colas, aujourd'hui ma pensée,

J'emprunte à Despréaux sa langue cadencée. Je me permis jadis de médire des vers :

Ce fut, je le déclare, à tort et à travers. Le poète n'est pas aussi vain qu'on le pense.

S'il en est dont surtout tu prises le silence, Une élite inspirée a su de ta raison Conquérir le suffrage et l'admiration.

Je ne vais pas prétendre à ce que tu me mettes

En la société de ces rares poètes ; Je ne désire rien, ô mon juge Colas, Sinon que de rimer tu ne m'empêches pas.

Car que faire, en repos, à moins que l'on ne rime ?

J'ai des loisirs, vois-tu : rimer n'est pas un crime

Enfin ; cela ne peut endommager l'honneur, Ni les biens, ni le rang d'un respectable auteur :

Excepté toutefois si l'on pousse l'ivresse De montrer à rimer son art et son adresse Jusqu'à mêler ses vers avec ceux du voisin.

Et d'un arrivant donner le tout pour sien. J'en conviens avec toi, ceci n'est point honnête.

Qui commet ce méfait est digne qu'on l'arrête ; Qu'on le juge, et le damne, et que l'infâme mort

Soit de ce mécréant le misérable sort. D'une telle disgrâce, au moins, ne vas pas croire

Que je veuille à jamais affliger ma renommée. Sur le sujet du vers que toi-même l'on fait,

Je vais de compagnie avec le grand Musset, A la qualité près.

— Soit ; mais, me vas-tu dire, Quand on écrit des vers, ce n'est pas tout

de l'écrire Les siens. Je veux qu'on ait l'honnêteté qu'il faut :

Il peut bien, d'aventure, arriver qu'on soit sot, Ou plat, ou fat, ou lourd, ou grotesque : il n'importe

Au lecteur ennuyé : les gens de cette sorte Sont beaucoup plus communs et plus audacieux,

Du repos des humains beaucoup moins soucieux, Que ces flegmés fripons, que ces lâches corsaires, Auxquels on a donné le nom de plagiaires :

C'est un cas à prévoir ; et, pour comble d'ennui,

L'on n'aura point ceans volé le bien d'autrui. Dis-moi, Abner, n'as-tu pas, de ta vie, Par hasard rencontré de plate poésie ?

— Eh ! oui, méchant Colas ; les livres que voici M'en font foi largement ; et mes journaux aussi :

C'est le moindre défaut de l'horrible gazette. Mais enfin est-il vrai que, pour être poète, Je dois absolument, ou piller mon prochain, Ou le faire enrager ? Ne penses-tu pas bien

Que je pourrais trouver, entre ces deux extrêmes,

Un milieu pour traduire, en modestes poèmes, De nobles sentiments et de justes pensées ?

Encore que le monde, en gens intéressés Aux exploits du forum, à la grasse recette, Aux proesses du turf et de la bicyclette, Beaucoup plus, grâce aux dieux, qu'aux vains colifichets

Dont s'amuse l'esprit : ridicules hochets Qu'inventa quelque jour le dieu de la Démence

Pour distraire les gens revenus à l'enfance ; Bien que le monde, dis-je, en journaux de bagou,

En commis voyageurs, en héros d'interview, En bas-bleus, en Anglais dessus la terre et l'onde

Allant et revenant, abonde et surabonde. N'imagines-tu pas qu'il y soit place encore

Pour de rares élus que ni la soif de l'or, Ni la fureur du sport, ni la photographie, Ni les chemins de fer, ni la philosophie

Contenne en le sac de tous les chroniqueurs, Ni les inventions des doctes reporters, Ni la sottise dite hier aux antipodes,

Ni même les vieux sous, ni les chiens, ni les modes, N'émeuvent à l'égal d'un poème bien fait ?

Pour moi, mon cher Colas, m'est avis qu'en effet,

Au siècle du vélo, ce pivot de la gloire, De Mammon, du bifteck, des clowns, et de la foire,

En dépit des efforts tentés par l'avocat, Le savant, le journal, l'agio, l'almanach,

Pour émanciper l'homme et ruiner le langage, De tous ceux qui du Ciel reçurent en partage

L'inestimable don de goûter les beaux vers, Il reste quelques-uns en ce vaste univers. Au sein de ce barnum, je le sais, il existe

Pour comprendre le beau quelques âmes d'artiste, Amoureuses encor du tant vieux idéal,

Et négligeant assez les soins de l'animal, Capables de sentir ce qu'offre la pensée

En sa délicatesse et sa fleur énoncée Non moins que d'éprouver ce que le verbe peut,

Sous le souffle puissant de l'Esprit qui le ment, Par la bouche de feu du barde de génie,

Provoquer de transports et d'ivresse infinie, Des esprits de lumière et de vie altérés, Qui follement de l'art se sont énamourés,

Des esprits que la force et la grâce enlaccées, La rime et la raison se tenant embrassées, Le génie et le goût ensemble mariés,

Le nombre, dans les vers heureusement liés, Avec ordre moquant la phrase qu'il balance, De degrés en degrés la stance qui s'élançe,

Emportée en son vol sur le rythme divin : Par où l'âme monte au ciel harmonieux chemin

De ces esprits enfin qu'en un sublime ouvrage, Tout, l'idée, et les mots, et les sons, et l'image,

La cadence, les vers obsolètes à loisir Et de fin or sertis, ravissent de plaisir.

Oui, rigide Colas, je sais des gens sur terre, Pour n'être pas moqué, le devrais-je pas taire ?

Modestes, ignorés des sots et des manants, De la Muse restés les fidèles amants ;

D's êtres bons, polis, qui rien n'ambitionnent, D'un vain monde fuyant les bruits qui passent,

Que mener leur vie douce, innocente, sans fard, Et savourer en paix les délices de l'art

Poètes pour chanter, poètes pour entendre : De les admirer tous je ne sais me défendre... — Je prétends, pour ma part, qu'il faut se borner là ;

Et c'est mal admirer que rimer, en cela ; Outre que le Destin a voulu qu'on irrite

La fibre de ces dieux, sitôt qu'on les imite. — Ta sagesse est brutale, ô Colas ! et je vois

Que les tempéraments ne sont point faits pour toi.

La raison vit en toi toute seule ; et, si j'ose, Ton cœur n'a qu'un amour, c'est celui de la prose !

Eh bien, soit ! en rimaient ce méchant plaidoyé, C'est convenu, c'est dit, je me suis fourvoyé.

Mais ils sont faits, ces vers ! il est vrai, l'aventure

Me met aux yeux des gens en minable posture ; Mais puis-je repasser le fatal Rubicon ?

Pardonne-moi, Colas. La dive occasion, L'herbe tendre, la faim, comme a dit La Fontaine,

M'a fait perdre la tête et vider ma... fontaine ! Si madrés sont, aussi, les diables de ces lieux,

Si fascinants les prés où végètent les dieux, Si tyramique enfin le pouvoir de la Muse !...

Mais à recommencer voilà que je m'amuse. Au reste, il est permis de ne me lire point,

Si de nulle raison l'on ne veut sur ce point. Mon sort, en cette affaire, égalera peut-être

Celui de plus de gens que l'on n'en peut connaître :

Foule obscure, pressée au sein de l'Achéron ; Prononce ton verdict, et chez le noir Pluton,

Si mes vers sont mauvais, que je rejoigne, Aristote,

Ces poètes sans nombre auxquels un sort trop triste

Ménages l'infortune ici-bas d'être auteurs Et de ne rencontrer, hélas ! point de lecteurs.

ABNER.

LA SAINTE-CATHERINE

Jeudi soir, notre salle de récréation se trouva comme par enchantement ornée de ses décors de fête. Théâtre avec tentures et rideaux, sièges rangés par toute la salle ; et, sur ces sièges, tout le petit peuple nombreux et remuant des écoliers remplissait l'acoustique. Bientôt des applaudissements se font entendre : On souhaite la bienvenue à Monsieur le Vice-Supérieur et aux révérends Messieurs du Séminaire, qui viennent prendre part à la fête de la sainte Patronne des augustes philosophes.

La fanfare entame avec vigueur un morceau plein d'entrain, qui met tout le monde en veine.

M. Eugène Bellay, un philosophe, dans un discours élégant, clair et bien pensé, nous dit l'importance de la philosophie.

Sans doute pour faire mieux passer ce morceau grave, on e fait suivre de superbes plats de tire qui circulent dans les rangs. Chacun cueille de son mieux, du bout des doigts, la douce manne. On la savouré avec délices ; mais à peine ces plats sont-ils reparés, tout dépouillés de leurs richesses, qu'apparaissent de grands paniers remplis de pommes rubicondes. Si le fruit pressé té à Eve par le tentateur avait une aussi belle apparence, on comprend un peu que la mère du genre humain ait consenti à en manger.

La libéralité de nos confrères de la Philosophie, qui connaissent déjà si profondément le cœur humain, évidemment, ne s'en tint pas à cette première séduction, et à plusieurs reprises encore, plats et panier circulèrent parmi nous. Il fut facile de voir que la soirée était admirablement goûtée.

Entre temps, de magnifiques chansons par M. J. Lachance, ancien élève, M. A. Huard, M. J. Allard, avec accompagnement de piano par M. l'abbé Poirier, charmèrent nos oreilles. Un dialogue comique, exécuté par MM. Philippe Dallaire et Ludger Larouche, eut un succès complet. M. Larouche nous fit